

l'ordre de se tenir prêts à marcher, ils ont reçu contre ordre il y a quatre jours. Hier on leur a donné des instructions pour que dans les 12 heures ils puissent aller renforcer la garnison de Cracovie.

L'insurrection est considérée comme un coup de désespoir qui n'aura pas de résultat, moins on croit aussi que la guerre de guerillas tiendra encore pendant quelques semaines.

### Mexique.

Vera-Cruz, 3 janvier.

L'armée française a commencé sa marche sur Puebla. Les Mexicains auraient résolu de faire une résistance désespérée dans cette ville.

La force du corps d'armée destiné au siège de Puebla, serait de 15,000 hommes. La défense se composerait de 25,000 hommes de troupes régulières et de 10,000 volontaires.

La flotte française a bombardé Acapulco (sur le Pacifique), pendant trois jours. Les Mexicains ayant évacué la ville, les Français ont pris le fort et encloué les canons. La flotte est ensuite partie pour une autre destination.

### DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

L'Agence Havas nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

Breslau, 8 février.

On lit dans la *Gazette de Silésie* : « Suivant des renseignements puisés à bonne source, les événements de Pologne prennent une tournure si sérieuse qu'on a expédié aujourd'hui, d'Oppeln, par train express, un bataillon d'infanterie, d'autres trains express ont été préparés. »

Myslow, le 7 février. — 3,000 insurgés sont tout près de Varsovie. Le chemin de fer de Vienne est en leur pouvoir.

La *Gazette de Breslau* publie un télégramme de Myslowitz en date du 7 février, dix heures du soir. De nombreux détachements russes, mis en déroute par les insurgés, arrivaient dans cette ville ; plus de 500 Russes avaient été désarmés par les bandes. Les troupes impériales auraient été complètement chassées des districts voisins. Enfin les insurgés auraient beaucoup de cavalerie.

Londres, 9 février.

Parmi les documents communiqués par le gouvernement au Parlement anglais, figure une dépêche de lord Russell à lord Cowley, en date du 31 octobre.

Dans cette dépêche, le comte Russell dit que Rome devrait être libre de se joindre à l'Italie si elle veut.

L'occupation française, qui y porte obstacle, devrait cesser.

On ne peut pas s'attendre, dit encore la même dépêche, à une réconciliation du Pape avec le Piémont.

Un autre document déposé est une dépêche du comte Russell à lord Cowley, ambassadeur à Paris, dépêche en date du 29 janvier, dans laquelle lord Russell refuse le récit fait par l'ambassadeur français de la démarche faite à Rome par M. Odo Russell.

Il constate que le Pape a appelé, le 25 juillet, M. Odo Russell, et lui a positivement demandé si, dans certaines circonstances données, il pourrait compter sur l'hospitalité de l'Angleterre.

C'est le Pape qui a émis lui-même l'idée de chercher un asile dans l'île de Malte.

Berlin, 8 février.

Les avis de Varsovie, en date d'aujourd'hui, confirment la nouvelle d'un combat important près de Wontschok. Les insurgés auraient été battus avec de grandes pertes.

Les nouvelles officielles manquent encore.

Berlin, 9 février.

Des lettres de Varsovie signalent un manifeste du comité national où il est dit : « Le moment viendra bientôt où les habitants de Varsovie n'auront plus rien à

envier à leurs frères de province pour ce qui concerne la participation à la lutte. »

Londres, 9 février.

Le *Morning-Post* annonce que l'on a reçu la réponse définitive du duc de Cobourg. Le duc refuse nettement, pour plusieurs raisons, la candidature qui lui était offerte.

Cracovie, 8 février.

La nouvelle de la suspension du recrutement en Pologne ne se confirme pas.

Saint-Petersbourg, 7 février.

Le *Journal de Saint-Petersbourg* dit que ce n'est pas le conseil de l'Empire, mais la commission spéciale nommée *ad hoc*, qui a ajourné la promulgation de la loi sur la presse.

La même feuille dément la nouvelle donnée par quelques journaux étrangers de la prise d'un parc d'artillerie par les insurgés.

### LA COMPAGNIE FRANÇAISE DES COTONS ALGÉRIENS.

Il n'y a peut-être qu'une chose qui se fasse vite en France : ce sont les révolutions. Cela ne prend généralement que trois jours, et au bout de ce temps le monde politique a changé de pôles : ce qui avait été déclaré chimère la veille se trouve le lendemain une banalité à demi-usée et *vice versa*. Mais à part cette chose si dangereuse et si rarement bienfaisante, on peut dire que rien ne se fait vite en France et que l'on y perd en vaines discussions un temps que d'autres peuples emploient en actes et en réalisations.

Prenez pour exemple la culture du coton. Il y a dix ans au moins que les commissions scientifiques et agricoles chargées d'explorer l'Algérie et de reconnaître ses aptitudes productives ont constaté que son sol se prêtait merveilleusement à la culture des cotons les plus estimés sur le marché et les plus chers. L'administration, pour donner l'impulsion à cette culture, fit faire des essais au jardin d'acclimatation d'Alger, distribua des graines tirées d'Amérique, institua des primes en faveur des cultivateurs qui se livreraient les premiers et sur la plus grande échelle possible à la production de cette plante. Que pouvait faire de plus le Gouvernement ? évidemment rien. Et quel fut le résultat ? un résultat négatif ou peu s'en faut. La culture du coton en Algérie a été jusqu'à ces dernières années — nous pouvons même dire jusqu'à ce jour — une culture d'agrément, de luxe.

Mais il y a plus. Voilà deux ans que, grâce à la guerre civile américaine, le coton a triplé de prix ; aiguillonné par cet appât tout puissant, le coton est arrivé en Europe des points les plus reculés de l'Asie, en faisant 4 à 5,000 lieues pour se rendre sur les marchés de Liverpool et du Havre ; et, pendant ce temps, que faisait-on en Algérie, à 40 heures de vapeur de Marseille ? rien ; on discutait la question du cantonnement des Arabes, du Gouvernement civil ou des bureaux arabes.

Nous nous trompons ; on projetait une Compagnie des Cotons Algériens, et les gros bonnets de l'Alsace et de la Normandie osaient s'avancer jusqu'à dire qu'ils verraient de très bon œil la culture du coton en Algérie et ne seraient point trop éloignés, le cas échéant, de mettre dans l'affaire quelques capitaux ; mais il fallait nommer des commissions pour se transporter sur les lieux, examiner le terrain, contrôler les résultats indiqués dans les enquêtes officielles, puis faire un rapport, après quoi on avisait à se décider à prendre l'affaire en considération.

Voilà, si notre mémoire ne nous trahit pas trop, ce qui se fait depuis bientôt deux ans. Entre temps des capitalistes anglais se sont mis en rapport avec le Gouvernement de l'Empereur, auprès duquel ils ont trouvé un libéral accueil, ils se sont rendus sur les lieux et ont pris une décision. Quelle a été cette décision ? Nous ne le savons pas au juste. Mais au moins l'affaire n'a pas traîné.

Maintenant on nous assure que la *Compagnie Française des Cotons Algériens* est décidément constituée et va se mettre à l'œuvre. A la bonne heure ! et Dieu veuille que son activité répare enfin le temps perdu. La chance était magnifique il y a deux ans, elle l'était davantage peut-être il y a un an, aujourd'hui elle est encore bonne ; mais il n'y a pas un seul moment à perdre.

Nous ne pouvons donc que joindre nos efforts à ceux de nos confrères de Paris et des départements pour recommander aux capitalistes un placement qui ne peut manquer d'être fructueux, ainsi qu'on pourra s'en convaincre en lisant l'exposé des bases financières de la *Compagnie Française des Cotons Algériens* publié dans tous les journaux.

Le système de fermage adopté par la compagnie nous paraît très heureux et doit donner de bons résultats. Sans doute il est à désirer qu'il se crée en Algérie une population européenne nombreuse et puissante ; mais ce ne peut être l'œuvre d'un jour. En attendant, il faut aviser à se servir du travail indigène, qui, à la vérité, n'a pas une valeur égale au travail européen, mais qui, en revanche, est moins cher et pourra, d'ailleurs, être amélioré à mesure qu'il sera mieux rémunéré. Aux indigènes la production du coton dans la campagne ; aux Européens la préparation, l'emballage, l'expédition dans les centres de population.

Cette division du travail nous semble indiquée par la nature des choses et destinée à donner de bons résultats. A l'œuvre donc !

E. MOUTTET.

### CHRONIQUE LOCALE ET DÉPARTEMENTALE.

### SOUSCRIPTION NATIONALE en faveur des ouvriers cotonniers sans travail.

10 <sup>me</sup> LISTE.	
MM.	fr. c.
L. Decock,	2
Les ouvriers de M. Louis Cor-	
donnier, (produit de la troi-	
sième semaine,	403 85
Total	405 85
Listes précédentes	13,596 76
Total général	13,702 61

On nous a adressé plusieurs lettres ayant pour objet l'organisation d'une fête dont le produit serait consacré aux ouvriers cotonniers de toute la France.

Nous avons inséré ces lettres. Il nous en arrive encore trois. Deux, conseillent un cavalcade, l'autre un concert précédé ou suivi d'une tombola.

Nous craignons cette fois, en multipliant outre mesure ces insertions, de lasser la patience de nos lecteurs.

Nous croyons pouvoir résumer ainsi la question :

Que nos divers correspondants s'efforcent de fixer le jour, l'heure, le lieu d'une réunion préparatoire.

Nous mettons à la disposition de ce comité toute la publicité qui peut lui être utile pour obtenir le plus d'adhérents possible.

Toutes les villes, toutes les sociétés artistiques luttent d'émulation à l'occasion de cette œuvre ; il est impossible que Roubaix ne partage pas le même désir d'y participer dans une mesure qui soit en rapport avec son importance.

On est d'accord (du moins nous le croyons) sur les fonds, mais on l'est moins sur la forme, sur les moyens d'arriver au résultat.

Le meilleur est, avant tout, de provoquer une réunion, de centraliser les efforts, de discuter les avis divers, et, une fois un plan adopté et approuvé, d'obtenir sans

retard de l'autorité, l'autorisation de l'exécuter immédiatement.

Nous l'avons dit. Nous avons ici deux et même trois sociétés musicales avec la nouvelle société chorale qui vient de se former. Nous ne pouvons douter un instant qu'elles ne suivent l'exemple de celles de Lille qui, toutes, donnent leur concert. Demain celui du *Cercle orphéonique* a lieu. Plusieurs autres sont annoncées.

Nos lecteurs, nous l'espérons, ne se tromperont pas sur les motifs de notre insistance.

Nous nous rendons l'interprète d'une opinion que nous croyons être celle de la majorité, et que nous partageons personnellement, d'accord en cela avec toute la presse.

Si nous échouons, si des obstacles invincibles nous arrêtent, il nous restera au moins la satisfaction intérieure, résultat d'un devoir accompli.

La société des Orphéonistes (Crick-Sicks) de Tourcoing, donnera, le 16 février, le concert annuel qu'elle offre à ses membres honoraires.

Cette soirée promet d'être bien remplie.

M<sup>me</sup> Patriossi, cantatrice italienne d'un talent éprouvé, prête son concours ; elle chantera l'air de Rosine du *Barbier*, en italien, et l'air de la *Piccolina* en français. Cette artiste est arrivée à Lille précédée d'une réputation qu'elle a pleinement justifiée dans les occasions où elle s'est fait entendre.

MM. Leclercq et Dupuis, deux des meilleurs chanteurs de Lille, se chargent aussi de la partie vocale.

On parle de M. Lerouge, comme chanteur comique.

La partie instrumentale sera tenue par M. Dubois, qui tire de l'harmonium un parti remarquable.

L'harmonium est une des belles inventions de ces derniers temps. Le piano a la puissance, le brillant, la sonorité, mais il n'a pas d'âme. L'harmonium est complet, comme expression de toute pensée musicale.

A propos de ce concert, nous félicitons la commission des Cricks-Sicks d'avoir cherché à s'entourer d'éléments indigènes (qu'on nous passe le mot) appartenant au département.

Sauf M<sup>me</sup> Patriossi, tous ont fait leur éducation musicale à Lille. Leur talent est plus qu'agréable.

L'on va chercher souvent, et à grands frais, des célébrités qui ont l'inconvénient d'être souvent au-dessous de leur réputation, d'être fort exigeantes, et enfin de n'être pas dans leur milieu.

Mieux vaut un bon ensemble qu'une individualité isolée, si célèbre qu'elle soit.

Les artistes que nous avons cités peuvent tenir leur rang, et un rang fort distingué dans n'importe quel concert.

Nous engageons les amateurs de bonne musique à assister à cette soirée. Le programme, que nous publierons dans notre prochain numéro, est, dit-on, fort bien composé.

On parle du duo de *Robert* (le galant homme) entre MM. Dupuis et Leclercq.

Rouen se distingue particulièrement pour les fêtes philanthropiques données au bénéfice des ouvriers cotonniers. Indépendamment du grand concert-festival, un concert orphéonique donné, la semaine dernière, a rapporté plus de 6,000 fr. La ville a fait aux chanteurs un accueil digne du but qui les réunissait. Le lendemain du concert, M. Delaporte a reçu de M. le sénateur préfet de la Seine-Inférieure une lettre qui a dû le récompenser de ses longues peines. Une belle chose à constater, c'est que les orphéonistes français auront bientôt grossi de 100,000 fr., par leur zèle fraternel, les listes de souscription.

Le théâtre de Montcaillier vient de donner un spectacle-concert au bénéfice des ouvriers rouennais. La recette s'est élevée

à 1,050 fr. Dans la même ville, le Casino a donné un concert qui a produit 350 fr.

On organise à Versailles une grande fête équestre au profit des ouvriers cotonniers.

Le ressort des tableaux officiels de la population que l'arrondissement de Lille arrive en troisième ligne, après ceux de Paris et Lyon, et si l'on pouvait en juger par le nombre d'huissiers dans la plupart des arrondissements, il serait, relativement à son importante population, celui où il se présente le moins d'affaires litigieuses ; en effet, rien que dans le Nord :

L'arrondissement d'Hazebrouck compte 12 huissiers pour une population de 104,689 habitants, soit une proportion de 1 à 8 mille.

L'arrondissement de Dunkerque, 16 huissiers, pour 110,177 habitants, soit une proportion de 1 à 7 mille.

L'arrondissement de Douai, 16 huissiers pour 112,051 habitants, soit une proportion de 1 à 7 mille.

L'arrondissement de Cambrai, 18 huissiers pour 189,393 habitants, soit une proportion de 1 à 10 mille.

L'arrondissement de Valenciennes, 18 huissiers pour 171,305 habitants, soit une proportion de 1 à 9 mille.

L'arrondissement d'Avènes, 20 huissiers pour 157,521 habitants, soit une proportion de 1 à 8 mille.

L'arrondissement de Lille, 25 huissiers pour 458,242 habitants, soit une proportion de 1 à 18 mille.

Il est vrai que dans ce dernier arrondissement il en manque un à Tourcoing qui ayant deux justices-de-peace n'a qu'un seul huissier pour une population totale de 70,528 habitants et il en faudrait un troisième à Roubaix qui n'en a que deux pour 66,683 habitants.

L'importance de ces deux cantons de Roubaix et de Tourcoing les place en première ligne sur tous les chefs-lieux de canton ; leur population surpasse celle de la plupart des chefs-lieux d'arrondissement, et de la masse considérable d'intérêts tant civils que commerciaux qui se trouvent constamment engagés dans ces centres commerciaux découle la nécessité d'augmenter le personnel des huissiers dans ces deux villes. Cette mesure sauvegarderait tous les intérêts et satisfèrait à un besoin réel ; il suffit, du reste, pour constater davantage son utilité de jeter un coup d'œil sur ce qui existe dans quelques chefs-lieux de cantons moins importants. Ainsi par exemple :

Le canton du Cateau, dont la population n'est que de 32,331 habitants, a 2 huissiers.

Le canton de Maubeuge, qui n'est que 32,767 habitants, a 3 huissiers.

Le canton du Quesnoy, qui n'est que de 28,432 habitants, a 3 huissiers.

Le canton de Saint-Amand, qui n'est que de 35,143 habitants, a 3 huissiers.

Le canton de Calais, qui n'est que de 35,686 habitants, a 4 huissiers.

Le canton d'Elbeuf, qui n'est que de 38,053 habitants, a 4 huissiers.

Dans bien des arrondissements il peut y avoir des suppressions d'office, le nombre rend des positions presque nulles, il ne paraît en être de même ici, et si à Douai où il y a onze huissiers il était possible de supprimer deux offices qui pourraient être rétablis à Roubaix et Tourcoing, chacun y trouverait bien certainement un avantage. Il est question, au surplus, depuis quelque temps déjà, dans ces deux dernières villes, de présenter à qui de droit une demande en création d'un nouvel office dans chacune d'elles.

### CAISSE D'ÉPARGNE DE ROUBAIX.

Bulletin de la séance du 8 février 1863.

Sommes versées par 182 déposants, dont 23 nouveaux. . . . . fr. 16,935

41 demandes en remboursement. . . . . 7,277 35

Les opérations du mois de février sont suivies par MM. Reguillart-Scrépel et Charles Bourbier, directeurs.

Malgré cette tendresse touchante, il lui était fort pénible d'être surpris dans ce costume, surtout par mademoiselle Hortense, et tandis que, d'une main, il retenait autant que possible les lambeaux de sa longue robe, de l'autre, il s'efforçait de débarrasser un coin de chaise pour l'offrir à sa visiteuse inattendue.

A ce trouble de Lidner, Hortense aurait éclaté de rire, mais elle se contenait de crainte d'être entendue. Pour se faire écouter, elle le tira par le pan de sa robe de chambre, et il lui en resta un lambeau dans la main. Pour le coup, malgré sa grande surprise et son effroi, il lui fut impossible de garder plus longtemps son sérieux ; le comique de l'accident l'emporta ; riant à gorge déployée, elle tomba, son drapeau gris à la main, sur le grand coffre de Lidner. Le pauvre vieillard considérait, muet et les yeux baissés, ce débris de son autre lui-même. Des qu'Hortense se fut remise et qu'elle eut la satisfaction de savoir que son tête à tête avec Lidner ne risquait pas d'être troublé, elle lui assura que cet accident, si grave en apparence, était un vrai bonheur. Sans cela, lui dit-elle, je n'aurais jamais pu décider mon brave et complaisant Lidner à faire usage de l'excellente robe de chambre oubliée que je lui ai faite de mes propres mains ; je suis loin, d'ailleurs, de prétendre le consoler par là du dommage qu'il vient d'éprouver.

Comment se fâcher contre une si séduisante sylphide ? Lidner la remercia de sa bonté avec force salutations, et demanda en quoi il pouvait lui être utile.

« Dieu soit loué ! voilà enfin une question raisonnable, » dit-elle. Et tirant de dessous son tablier un petit paquet soigneusement enveloppé d'un papier, elle

pria Lidner d'y mettre une adresse, pour laquelle elle lui donna force instructions. Flatté de cette confiance en son habileté et en sa discrétion, il jura de ne pas desserrer les dents. Là-dessus, Hortense le quitta lestement et joyeusement, enfila en courant le long corridor, et descendit à sa chambre, où elle se pâma de rire tout à son aise.

Mais sa gaieté s'évanouit tout-à-coup, à la vue de Selma qui pleurait dans un coin du sofa.

« Ah ! qu'il est donc amer de n'avoir pas de foyers ! pensa Hortense ; puis elle pressa l'infortunée dans ses bras, et, sans lui demander la cause de ses larmes, elle pleura avec elle. Selma devint plus calme en reposant sa tête sur le cœur aimant de son amie.

« Oh ! murmura-t-elle, que ne puis-je mourir maintenant que j'ai pour toi une amitié si profonde et si indicible !

« Ne me la conserveras-tu donc pas toujours ? demanda Hortense avec surprise. Moi, je ne cesserai jamais de t'aimer comme à présent. »

Selma rougit.

« Certainement, certainement ! dit-elle à voix basse ; mais cependant, chère Hortense, plus tôt meurt la pâle fleur, insignifiante et inaperçue, mieux cela vaut ; elle ne sent plus alors comme l'indifférence la foule aux pieds. »

« Chère Selma, murmura Hortense, et ce fut à son tour de rougir, toi qui as des sentiments si nobles et si élevés, comment peux-tu faire attention à de semblables bagatelles ?... Il est loin de sa pensée d'y mettre la moindre intention, du moins une intention mauvaise. »

« De qui veux-tu parler ? demanda Selma, et sa fierté innée et héréditaire colora ses joues d'une vive rougeur.

— De Gothard. Suivant l'usage, il prodigue à la demoiselle de la maison une foule de ces petites attentions plus faciles à sentir qu'à énumérer, tandis qu'il néglige souvent, je dois maheureusement l'avouer, de montrer à mon amie les mêmes prévenances. Mais tu ne dois pas le reconnaître pour cela, chérie ; bien des fois déjà, surtout en causant avec moi, il a témoigné pour toi une haute estime et une grande bienveillance. »

Leur entretien fut interrompu par un message de la baillive qui les mandait près d'elle.

Faisons maintenant une visite dans la chambre de Gothard. Les chaises et les tables sont converties de tout un attirail de peinture ; lui-même, les manches retroussées, fixe sur le portrait qu'il vient à peine d'achever un regard ravi où il y a plus que de l'enthousiasme d'artiste, où il y a une admiration non équivoque pour l'original. Cette toile, destinée à être offerte au bailli aux fêtes de Noël, c'est le portrait d'Hortense, que Gothard a esquissé à la hâte, quelques mois auparavant, dans une rencontre fortuite.

« C'est pourtant la plus belle créature de Dieu ! s'écria-t-il avec une joie et une conviction profondes : puis il ajouta vivement — et tout amoureux devrait l'imiter : — Au moins à mes yeux. Hermann a beau faire de la morale ; il est clair comme le jour que jamais mon cœur ne se couvrira la chaîne que je suis fier de porter. Mais... et à ce « mais » prolongé, Gothard poussa un profond soupir, et l'éclair rayonnant de ses yeux s'assombrit quelques instants... Il est clair, reprit-il bientôt à voix basse, qu'elle veut être oubliée, comme elle a oublié elle-même ; sans cela

elle ne serait pas restée plus de trois ans sans donner de ses nouvelles. »

Il se passa la main sur le front pour chasser l'image qui se plaçait toujours entre Hortense et lui, mais ce fut en vain ; elle apparaissait plus distinctement que jamais à son esprit. Ce son imagination surexcitée la lui montrait sur la toile où Hortense lui souriait ; les traits si doux d'Edith, pâle et baignée de larmes, contrastaient douloureusement avec le joli visage d'Hortense, brillant de vie et de santé. Pour fuir cette image, il enleva du chevalet le précieux joyau, bien résolu à ne le revoir que l'après-midi pour le placer dans son cadre doré ; et il quitta sa chambre en ayant soin d'en emporter la clef.

Un feu clair pétillait dans la vaste cheminée du salon, où Hortense et Selma préparaient le thé, assises à une table au milieu de la pièce. Un jeune juriste, récemment arrivé, était en faction derrière la chaise de Selma ; Gothard, en cavalier fidèle, se tenait debout auprès d'Hortense ; quelques parents âgés, personnages peu intéressants, occupaient le sofa ou faisaient cercle autour du feu ; la baillive ne tenait pas en place ; le bailli invitait les messieurs à allumer leur pipe et les copistes — les secrétaires étaient absents — demeurés debout près de la porte, jouaient avec leurs chaînes de montres. Lidner, seul comme toujours, sans autre société que les boutons de son uniforme d'ingénieur, était assis sur le grand coffre à linge de la baillive. L'ensemble de cette scène respirait le confort ; mais il y manquait le bouquet de la fête : le bruit des enfants et l'arbre de Noël. La distribution des cadeaux vint enfin animer cette société jusque là assez froide.

Les mieux partagés, les plus heureux

furent le bailli, Gothard et Hortense. Le premier tomba dans une véritable extase à la vue de la toile où sa fille était représentée, dans la plus gracieuse attitude, avec sa corbeille de fleurs dans les bras.

« Tu joins la magie au talent de la peinture, drôle ! » murmura-t-il tout fier à l'oreille de Gothard, en lui serrant cordialement la main. Gothard, enchanté, fit à ces manifestations une réponse muette des plus chaleureuses. Hortense reçut avec une joie enfantine une magnifique croix d'or garnie de rubis ; quelques mots graves dessus firent monter à ses joues une rougeur assez vive.

« Gothard est un graveur très-habile » dit le bailli avec un léger sourire en jetant, par-dessus l'épaule d'Hortense, un regard sur le charmant bijou.

Gothard, fier comme un Dieu tira du paquet qu'Hortense avait confié à Lidner une magnifique écharpe de voyage, brodée avec infiniment de goût ; et tandis que les copistes mettaient en poche, avec force salutations, les rixdales qu'ils venaient de recevoir, il déposa sa nomination de vice-juge du baillage, obtenue par le bailli à son insu.

Chacun était plus ou moins content de sa soirée. Selma avait devant elle une foule de cadeaux, preuves de bienveillance de la famille, dont elle était regardée comme un membre. Malgré sa vive reconnaissance, elle sentait qu'elle n'était qu'une étrangère, et, par un instinct tout particulier, elle s'occupait presque exclusivement du pauvre Lidner. Ce vieillard, tenant sur le bras une bonne robe de chambre qu'Hortense venait de lui donner, ne lui en exprimait sa gratitude que par des saluts et des monosyllabes.

(La suite au prochain numéro.)